

57 Poèmes de Jean MERCAJIER (1924 – 2013)

- Amour, Vaillance et Foi*
Les richesses du cœur - 1949
Le vieillard et l'enfant
Les mois de l'année
Le retour du Printemps - 1973
Les premières roses
Fleurs de Mai – 2005
Soleil de Juin - 1974
Le réveil de la vigne – Vitis resurgens
Soir d'été - 1944
Les bienfaits de l'Été - 1961
Le blé qui lève - 1947
Voici la moisson - 1944
La sécheresse - 1949
Septembre - 1967
L'Automne - 1973
La prière du laboureur - 1963
La prière du serviteur
L'Hiver
Veillées d'Hiver - 1946
L'Hiver ne veut pas s'en aller ou le
Printemps a tardé - 1947
Cher ami, souviens toi
La bergère
Crépuscule - 1945
Le temps des bœufs - 1973
Le petit tracteur « Pony » - 2004
Symphonie pastorale - 1945
Bonnan douce vallée : Le ruisseau - 1944
Les vieux moulins (Prix de poésie l'Aveyron
Sud – Réquista) - 1969
La fontaine - 1945
Eglises de chez nous - 1992
La république de VAOUR - 1969
- Élégie du vieux bourg MILHARS* - 1945
Entre la rive et la falaise - 1968
CORDES ce Haut-Lieu
Voyage en Haut Quercy
Fleurs d'Aquitaine
Vision de Provence
Vision Méditerranéenne - 1950
Regard sur PARIS
Le drame et le dialogue de l'agriculture
Des morts souvenons-nous - 1959
Les joies de la musique - 1991
A Mireille Mathieu
Le prix de la santé - 1963
Les pionniers de la lune - 1959
Folie des hommes
Je viens à toi Marie !
Marie, Reine de France et du Monde 1948
Nous irons tous deux...
Le retour du travail
Début d'année électorale - 1956
A la Maison d'Accueil – 2005
L'exode féminin - 1967
Las bendémios (occitan ; paru dans l'almanach
du Farn Libre en 1952)
Le prêtre
- Auto-biographie de Jean MERCAJIER*
Origines de la famille MERCAJIER
- Récit sur les Croix du village de*
MILHARS par Germaine
MERCAJIER

Poèmes et récits collectés en 2019

Documents manuscrits en dépôt et crédit photo chez Jean-Paul MARION à MILHARS



Amour, Vaillance et Foi

*Château de Bonaguil plusieurs fois séculaire
Sur l'éperon sauvage en pointe de diamant
L'immense Béranger, le seigneur tutélaire
Rêve de t'agrandir le soir en s'endormant*

*Et Madame l'attend dans la tour angulaire
Disant une prière en son cœur tout aimant.
Ses filles doucement murmurent pour lui plaire
Ce qu'elles chanteront à leur prince charmant*

*Château de Bonaguil tu es le pur symbole
Des vertus d'un grand chef qui sut tenir son rôle
En défendant son peuple et son ardente foi !..*

*Ton ampleur, ta puissance et ton architecture
Nous font vivre aujourd'hui dans toute leur droiture
Les combats, la vaillance et l'amour d'autrefois !..*

*Jean MERCAJIER
1 et 2 Septembre 1968*

Les richesses du cœur

*Notre cœur est une maison
Dont il faut ouvrir la fenêtre
Pour embrasser un horizon
Qu'on veut élargir et connaître.*

*Laissez-moi ouvrir ses volets
Je voudrais sonder cet organe
En percevoir tous les reflets
Et les chanter comme un tzigane.*

*C'est la maison du sentiment
L'idéal et la poésie
Viennent en lui du firmament
Pour agrémenter notre vie.*

*C'est la maison de la bonté
Et la fidèle souvenance
De ceux qui l'ont réconforté
Le remplit de reconnaissance.*

*Et c'est le foyer de l'amour
Par qui tout nous est agréable
Du dévouement de chaque jour
De l'amitié la plus durable.*

*Le don total et sans retour
De ses biens ou de sa personne
Sont engendrés par cet amour
Qui parfois souffre, mais pardonne.*

*Si la haine a fait se fermer
Certains cœurs devenus cupides
Seul l'amour peut les désarmer
Par l'éclat de sa voie limpide.*

*Le courage et les volontés
Qui soutiennent les nobles causes
Dans le cœur sont alimentés
Par l'amour des sublimes choses.*

*Notre cœur est une fontaine
Dont le besoin de s'épancher
Est plus fort qu'une loi humaine
Qui prétendrait l'en empêcher.*

*Sensible organe récepteur
C'est le générateur des larmes
Sous l'étreinte de la douleur
De l'émotion ou des grands charmes.*

*L'enthousiasme des premiers ans
La joie débordante ou profonde
Les espoirs les plus séduisants
En rejaillissent comme l'onde.*

*Les vaines préoccupations
Le chagrin, la douleur morale
Les plus cruelles afflications,
Les déceptions les plus brutales*

*Les plus obscurs ressentiments
Les plus affreuses amertumes
L'horreur, le découragement
La tristesse qui nous consume*

*Tous ces maux qui brisent le cœur
S'atténuent lorsqu'on les confie
Aux âmes pleines de douceur
Aux cœurs vibrants de sympathie.*

*C'est parfois la caverne austère
Qui ne demande qu'à s'ouvrir
Se libérer de la misère
Du remord par le repentir.*

*Vase sacré de notre foi,
De l'amour pour le divin Maître
Qui mourut pour nous sur la croix
Et de la soif de le connaître.*

*Notre cœur reçoit ce trésor
Qui lui assure la victoire
Le corps du Christ ce pain des forts
Il devient un nouveau ciboire.*

*Il est alors un cœur divin
Plein de la grâce de Dieu même
Et muni du précieux levain
Il peut monter vers ce qu'il aime.*

*C'est dans ces dispositions
Qu'il se résigne à la souffrance
Et nourrit dans ses convictions
Les plus solides espérances.*

*C'est le foyer des grands désirs
Des aspirations les plus belles
Comme celui des vains plaisirs
Des passions les plus rebelles.*

*C'est le siège de la vaillance
Comme celui de l'âpreté
Et pour vaincre une défaillance
C'est par le cœur qu'il faut lutter.*

*C'est l'amant et l'animateur
Du bon goût et de l'harmonie
C'est le centre et le grand moteur
De la noblesse et du génie.*

*Jean MERCAJER
26 Novembre 1949*

Le vieillard et l'enfant

*Un matin printanier, sous un soleil charmant,
Dans le petit chemin qui s'enfuit dans la plaine,
Un vieillard se promène avec un jeune enfant
Qui se sent tout joyeux et chante à perdre haleine.*

*Le grand-père marchant appuyé sur sa canne,
Contemple les prés verts et les vergers en fleurs.
Et les plis de ce front que la vieillesse fane
S'effacent aujourd'hui comme aux jours de bonheur.*

*Bientôt l'enfant termine tous ses chants d'allégresse,
Gazouille auprès du vieux, lui pose des questions
Auxquelles le vieillard répond avec tendresse
Admirant la candeur de ce jeune garçon.*

*« Grand-père, regardez les belles primevères
Et cette pâquerette aux plus vives couleurs
Oui, ce sont des merveilles que Dieu met sur la terre
Pour charmer nos regards et calmer nos douleurs.*

*Mon enfant, ta jeunesse et ta pureté d'âme
Me remettent la joie dans l'esprit et le cœur.
Puisses-tu dans la vie, conserver cette flamme
Qui sème autour de toi la paix et le bonheur.*

*Il n'est dans mes vieux jours, plus rien qui me console
Si ce n'est d'admirer ce qui te rend joyeux ;
L'eau fraîche qui murmure, un oiseau qui d'envole,
Le souffle de la brise et la grandeur des cieux.*

*Le monde et ses plaisirs sont devenus hostiles
Pour moi qui ne suis plus qu'un pauvre moribond.
Cher enfant, ta présence me devient fort utile
Pour soutenir mes ans qui ne sont plus féconds.*

*Les années ont passé, entraînées par la couse
Du cycle inexorable des mois et des saisons ;
Mais plus je me fais vieux, plus je vais vers la source
Où le bonheur du juste dépasse la raison.*

*Mes cheveux sont tombés comme des feuilles mortes,
Laisant tout dénudé mon crâne racorni ;
Et mes jambes chancellent, mes mains ne sont plus fortes ;
Mon séjour sur la terre sera bientôt fini.*

*Je ne puis, sans regret, regarder en arrière,
Où je revois des êtres, maintenant disparus ;
Mais je vois calmement la fin de ma carrière
Me raffermir l'espoir de revoir ces élus.*

*Mes yeux vont se fermer au soleil de ce monde
Pour se rouvrir enfin dans un monde plus beau ;
Et c'est l'âme remplie s'une joie très profonde
Que je vois s'entrouvrir la porte du tombeau.*

*Jean MERCAJER
28 Octobre 1944*

Les mois de l'année

*Avec son grand chapeau de neige,
Janvier mène le grand cortège ;*

*Février, sur le même rang,
A peur d'être si peu grand ;*

*Mars venteux qui a le nez mouillé
Par les bourrasques de pluie*

*Admirez Avril qui s'avance ;
Son bonnet de fleurs se balance.*

*Mai joyeux le tient par le bras
Vêtu de roses et de lilas.*

*Juin, les tempes vermeilles,
A des cerises aux oreilles.*

*Sur le chemin sec, Juillet trotte ;
Il a du foin dans chaque botte.*

*Août, couronné de blé
S'en va sous la chaleur, accablé.*

*Septembre titube au soleil
Avec des grappes sur les joues.*

*Octobre porte sur la tête
La pomme à cidre et la noisette.*

*Novembre tient dans ses maigres bras
Un magot de vieux échalas.*

*Décembre ferme la marche,
Triste et froid comme un patriarche.*

Le retour du Printemps

*Le Printemps aujourd'hui sourit à ma fenêtre
Le souffle du matin me caresse les yeux
Et je sens la nature et mon âme renaître
Quand brille au firmament un soleil radieux.*

*L'on voit se réveiller toute la vie champêtre
Quand fleurit le lilas, tout arbre, jeune ou vieux
Fruitier ou d'ornement, que l'on cherche à connaître
Afin de mieux aimer ce qui nous rend joyeux.*

*Dans le calme sentier est née la violette
Et les prés fatigués donnent des pâquerettes
Quand nos regards s'en vont sur les vergers en fleurs.*

*Les prairies et les bois se couvrent de verdure
Le ruisseau scintille et la source murmure
Et la paix et l'espoir nous reviennent au cœur.*

*Jean MERCAJER
3 Mai 1973*



La première rose

*D'un accueillant Monsieur, revoyant la maison,
Me voici dans la cour où plane le silence ;
Les rosiers près des murs offrent leur abondance
Préparant sans retard, leur belle floraison.*

*M'y trouvant de passage, à la prime saison,
J'y pénètre, confiant, mais en toute prudence ;
J'apporte, avec mes soins, beaucoup de préférence
À ce jeune rosier objet de ma passion.
(ou : À l'un de ces rosiers, le cœur a ses raisons !)*

*Car le tendre greffon qui va porter la rose,
A produit un bouton : la fleur, à peine éclosée,
M'enchanté par sa forme et sa douce couleur.*

*Roses de nos jardins et de nos plates-bandes,
Chaque jour de l'été, vous nous faites l'offrande
D'un baume naturel apaisant nos douleurs !*

*Jean MERCADIER
31 Mai au 4 Juin 1971*



Fleurs de Mai

*Nouvelles fleurs de Printemps,
Vous êtes un soleil levant !
Admirables fleurs du Bon Dieu
Vous êtes le reflet des Cieux !
Fleurs blanches, jaunes ou rouges
Vous calmez nos angoisses et les douleurs
Dans le Monde qui , toujours bouge.
Vous nous mettez du baume au cœur !
Puissez-vous apporter la Paix
Que désire l'Humanité,
Dans un vrai Monde d'Amour,
Avant-goût de l'Eternité.*

*Jean MERCADIER
12 Mai 2005*

Les premières fleurs

*Depuis longtemps, déjà, du fond de nos jardins
Monte l'exquis parfum de la violette éclose ;
Et la jacinthe, même avec les jours moroses
Naquit au pied des murs des terrasses en gradins.*

*Avec le mois de Mars, avec ses frais matins
L'on voit se ranimer tout être et toute chose :
Les amandiers revêtent leur robe blanche ou rose
Et semblent une armée de brillants paladins.*

*Me voici contemplant, par ce joyeux dimanche
Des fleurs d'abricotier qui couvrent chaque branche
D'un fin manteau de gaze aux suaves couleurs.*

*Et malgré le vent frais qui sans cesse voyage
Un gai soleil projette dans le ciel sans nuage
Ses rayons printaniers sur les premières fleurs.*

*Jean MERCADIER
15 Mars 1949*

Soleil de Juin

*Quand Morphée me retient encore ;
Quand après l'Aube, je sommeille,
C'est le soleil qui me réveille
Et m'arrache à mes rêves d'or.*

*C'est toujours un nouveau décor
Qu'à ma fenêtre, je surveille :
Les prés, les bois, les jeunes feuilles,
Tout ce qui fait un meilleur sort.*

*Ciel de Juin, source de vie,
De force et de joie infinie
Tu nous donnes, matin et soir.*

*Quant à la source, l'eau murmure
Avec la joie de la Nature
Tu nous donnes vigueur, espoir.*

*Ciel de Juin, source de vie,
De te chanter j'ai plus d'envie,
(Ou : De nous redonner plus d'envie)
Et louer Dieu matin et Soir.*

*Jean MERCAJER
Juin 1974*

Le réveil de la vigne – Vitis resurgens

*Lorsque NOE planta la vigne
Par l'esprit, il fut inspiré,
Pour offrir un breuvage digne
Réconfortant et préféré.*

*En treille ou bien en ligne,
Le raisin toujours espéré
Mûrit toujours et se résigne
Aux terrains souvent contrastés.*

*Reverrons-nous dans nos campagnes,
Sur nos coteaux, au pied des montagnes,
Mûrir un jour, le bon raisin ?*

*Reverrons-nous ces vignerons
Ces planteurs et ces tacherons
Nous procurer le meilleur vin ?*

*Verrons-nous ces belles vendanges
Où transparait la joie des anges
En vous donnant le meilleur vin ?*

*Jean MERCADIER
Mai-Juin 2002*

Vendanges au Parc vers 1930



Soir d'été

*Le soleil de juin inonde la nature
De ses rayons ardents qui hâlent la moisson ;
Les braves paysans qui rentrent la pâture
S'agitent dans les prés en essuyant leur front.*

*Midi vient de sonner au clocher du village
Chacun rentre chez soi pour prendre son repas
Ainsi que le repos lui rendant son courage;
Ainsi des heures passent que l'on ne compte pas.*

*Sur le coup de deux heures c'est l'ardente fournaise
Dans laquelle est plongé le village en sommeil ;
Dans les frais intérieurs chacun se met à l'aise
Ne laissant pas rentrer un rayon de soleil.*

*Quelque rare passant qui marche sur la route
Sentant le front couler, l'esprit s'appesantir
S'assoit au pied d'un chêne où parfois il écoute
Le chant de la cigale avant de s'endormir.*

*En fin d'après-midi, la chaleur va cesser ;
Le paysan repart avec son attelage
Soit pour aller faucher, soit pour aller charger
Le foin qu'au crépuscule il ramène au village.*

*Quand le soleil descend derrière l'horizon ;
Quand la fraîcheur du soir s'étend sur la campagne,
On voit alors s'ouvrir la porte des maisons
Chacun en lui-même la douceur qui le gagne.*

*C'est alors qu'on peut voir sur les bancs de la place
Couverte d'acacias et de grands marronniers;
C'est alors que l'on voit sur le bord des terrasses
Les promeneurs du soir en train de discuter.*

*Jean MERCADIER
19 Juin 1944*

Les bienfaits de l'Été

*Après avoir fleuri les coteaux et la plaine,
Le Printemps s'est enfui vers d'autres horizons ;
Et l'été, généreux de ses chaudes haleines,
Nous permet de cueillir le fruit de nos moissons.*

*Il dépouille l'agneau de son manteau de laine ;
Verse le pur froment dans nos humbles maisons ;
Il mûrit le raisin des vendanges prochaines
Et fait encore chanter fillettes et garçons.*

*Conservant l'équilibre qui forge notre vie,
Regardez, écoutez, dansez suivant l'envie,
Sous l'abondant feuillage où Milhars vous attend.*

*Soyez heureux, aussi, vieillards plein de tendresse
Qui gardez en vos cœurs la lointaine jeunesse
Et répandez toujours la douceur du Printemps.*

(Autre version)

*Oui, jeunesse au cœur pur, chantez la joie de vivre ;
Mais gardez à votre âme un parfait équilibre,
Sur les sables mouvants où la vie vous attend !*

*Soyons heureux, nous tous et faisons que renaissent
En nos cœurs attiédies, la lointaine jeunesse,
La chaleur de l'été, la douceur du Printemps*

*Jean MERCAJIER
22 Avril 1961*

Le blé qui lève

*Blé, trésor envié de nos temps de misère
Tu racontes toi-même une histoire aux humains ;
Ton histoire si longue et pourtant éphémère
De laquelle dépend notre vie de demain.*

*Car, pour qui sait bien voir et pour peu qu'il observe
Ton langage muet vaut bien tous les discours ;
Tu sais et tu grandis : ton grain mûr se conserve
À toi, pauvres et riches, nous avons tous recours.*

*Regardons le germer en terre préparée
En novembre au ciel gris, tout timide pointer
Sa tête vert-jaunâtre et chargée de rosée
Que le frais vent d'autan va bientôt égoutter.*

*L'hiver l'a recouvert d'un blanc tapis de neige
Mais il pousse toujours, il pousse lentement
Sous l'hivernal manteau, qui du froid le protège
Il semble sommeiller, attendre patiemment.*

*Par un dessein de Dieu et de sa providence
Les céréales son résistantes au froid ;
L'on a vu, cependant, aux années de malchance
L'herbe à pain se geler, à notre grand effroi.*

*Au retour du Printemps qui calme ses alarmes
Le laboureur regarde dans le matin vermeil
Son champ qui reverdit, où, pareille à des larmes
La rosée de la nuit brille sous le soleil.*

*Il est plein de fierté lorsqu'il se remémore
Les efforts réclamés par les travaux passés ;
Et le labeur ne touche pas à sa fin encore,
Aujourd'hui justement il va rouler ses blés.*

*Il faut auparavant enrichir cette terre
La rendre plus féconde en mettant de l'engrais
Et, tombant de sa main, une blanche poussière
Se répand finement sur le blé d'un vert frais.*

*Ensuite il met à l'œuvre un superbe attelage
Qui foule l'herbe drue d'un pas ferme et pesant ;
La herse et le rouleau couchent sur leur passage
En le souillant de terre, ce trésor verdoyant.*

*Et pendant plusieurs jours, dans les champs de la plaine
Ou dans ceux qui s'inclinent sur les flancs des coteaux
Menant les bœufs puissants leur maître se démène
Foulant aux pieds le futur fruit de ses travaux.*

*Puis, lorsqu'avec le soir la besogne est finie
Il donne à ses valets le signal du départ
Et lui, resté debout près de l'œuvre accomplie,
Sur l'herbe des moissons jette un dernier regard.*

*En s'épongeant le front, il contemple en silence
Tous ces larges sillages imprimés sur les blés
Dont le sens alterné fait varier la nuance ;
Ses vœux et ses désirs sont pour l'instant comblés.*

*Un doute cependant attriste sa pensée
Qui sait ? que lui réserve l'avenir incertain ?
Au moment de cueillir cette moisson dorée
La grêle peut s'abattre et le priver de pain.*

*Mais il n'est pas de ceux qui perdent leur courage
Bien vite il chasse l'ombre de ses nombreux soucis ;
S'il doit être victime des fureurs d'un orage
Il sait bien que Dieu veille sur ses enfants chéris.*

*Et dans son optimisme, il voit l'herbe foulée
Lever demain son front vers le ciel souriant
Par les journées d'avril noyées de giboulées
Le blé va bien pousser, sombre et luxuriant.*

*Il voit les tiges vertes et les feuilles bleuâtres
Balancer mollement les beaux épis naissants
Au clair soleil de mai, quand la brise folâtre
Vient rafraîchir leurs barbes d'un souffle caressant.*

*Et sortis de leur gaine au bout des tiges fines
Ces milliers d'épis présentent à ses yeux
Leur humble floraison aux frêles étamines*

Sortant des épillets où naît le grain précieux.

*Il entrevoit déjà l'image lumineuse
De l'océan des blés jaillis de leurs sillons :
Sur des chaumes nouveaux il voit la moissonneuse
Sur qui les blonds épis s'inclinent par millions.*

*Jean MERCADIER
Avril 1947*



Voici la moisson

Déjà les champs de blé dorés par le soleil
Étalent dans la plaine un tapis jaunissant
Sous l'œil du paysan qu'ils tiennent en éveil
Tandis que celui-ci se prépare en chantant.

O blé doré ! Céleste providence
Que Dieu donne à l'aison au brave laboureur
Pour le récompenser de sa persévérance
Ta carrière est finie : voici les moissonneurs.

Ta carrière prend fin quand après de longs mois
Chaque épi trop chargé se courbe sur sa tige
Comme pour s'endormir une dernière fois :
On dirait un vieillard dont la tête s'afflige.

Mais dans cet épi blond qui semble trépasser
Une vie reste encore dans le grain qui sommeille
Le vaillant paysan, comme par le passé
Va le lier en gerbes d'une grosseur pareille.

Puis on l'empilera dans de vastes gerbières
Ou dans ces grandes meules que vous voyez là-bas ;
Et voici qu'on amène la machine meurtrière
Qui va sortir les grains pour en emplir les sacs.

Dès lors, Jean Grain de Blé approchant de sa fin
Devient générateur d'une nouvelle vie ;
Quand plusieurs de ses frères sont partis au moulin
Lui, germe dans la plaine en la terre ameublie.

Il peut mourir tranquille, il a fait son devoir
Qu'on le transforme en son et en blanche mouture
Ou qu'il aille germer dans le riche terroir
Il a fait vivre l'homme et la moisson future.

Jean MERCADIER
Septembre 1944

La sécheresse

*Le soleil est brûlant et le ciel d'un bleu fixe
Que trouble rarement un nuage effilé ;
Le vent frais du Nord-Ouest engageant une rixe
Emporte à l'horizon ce petit exilé.*

*Souffrant du manque d'eau et de la canicule
Les grands bois se dessèchent sur les coteaux voisins
Comme l'herbe des prés que le grand soleil brûle
Et comme aussi nos vignes où cuisent les raisins.*

*Dans le double rideau dont elle est recouverte
La rivière est à sec et montre son fond blanc
Où, dans les rares creux, se consume l'eau verte
Dans laquelle agonisent les poissons expirants.*



Le Cérou Été 2011



Le CEROU à sec en 1949 à la passerelle.

*Et nous voyons baisser nos puits et nos fontaines
Avec rapidité des sources expirer
Et c'est alors qu'après des images lointaines
De suave fraîcheur, nous devons soupirer.*

*O fontaines d'argent, ô puits, sources bénies
Qui ne remplissez plus du fluide recherché
Nos seaux toujours bruyants et nos cruches vernies
Nous pleurons aujourd'hui sur vos fonds asséchés.*

*Comme, dans le désert, le vaillant légionnaire
Verrons-nous se dresser le spectre de la soif ?
Et ses mirages verts, obsédantes chimères,
Sous les feux du soleil nous accabler cent fois ?*

*Est-ce à croire finis les temps frais et humides
Où l'on voyait jaillir comme un présent des cieux
Du rocher broussailleux, de la source timide
Ce liquide banal ; maintenant si précieux ?*

*Reconnaissons au moins notre grande impuissance
Devant les éléments, les lois de l'Univers
Et, dans un grand élan d'amour et de confiance
Demandons au Bon Dieu l'eau pure et les blés verts.*

*Jean MERCADIER
Août 1949*

Septembre

*Parmi les douze mois composant une année
J'aime beaucoup septembre et sa franche douceur
La rosée, son climat et ses fraîches matinées
Ses jours, son soleil d'or réchauffant notre cœur.*

*Quand nous sentons parfois notre âme abandonnée
Septembre et ses attraits font voir le Créateur
Aimant l'Humanité se sentant condamnée
Victime d'un courant matérialisateur.*

*Alors nous ressentons la présence d'un père
Veillant sur ses enfants épris de leurs affaires
Au point d'oublier Dieu, le grand dispensateur.*

*Avec tant de trésors et de fruits en grand nombre
Mois de maturité, je t'aime bien, septembre
Et je chante un merci au grand ordonnateur.*

*Jean MERCADIER
5 Septembre 1973*

L'Automne

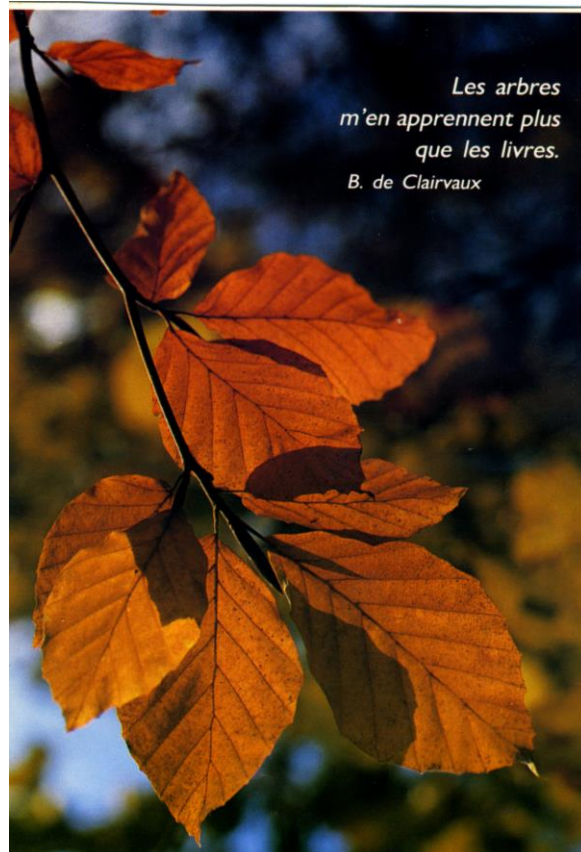
*Quand sont rentrés les derniers fruits
Accrochés aux feuilles d'automne,
Lorsque le vin remplit la tonne,
Le pressoir ne fait plus de bruit.*

*Dans les sillons, le versoir luit.
Quand du labour, la terre est bonne
Le Grain de blé s'y abandonne
Afin d'y germer jour et nuit.*

*L'on voit tomber les feuilles mortes
Que le zéphyr au loin emporte
Pour couvrir les gazons jaunis.*

*E l'oiseau d'une voix sonore
Voudrait nous rappeler encore
Que les beaux jours ne sont finis.*

*Jean MERCADIER
Novembre 1973*



La prière du laboureur

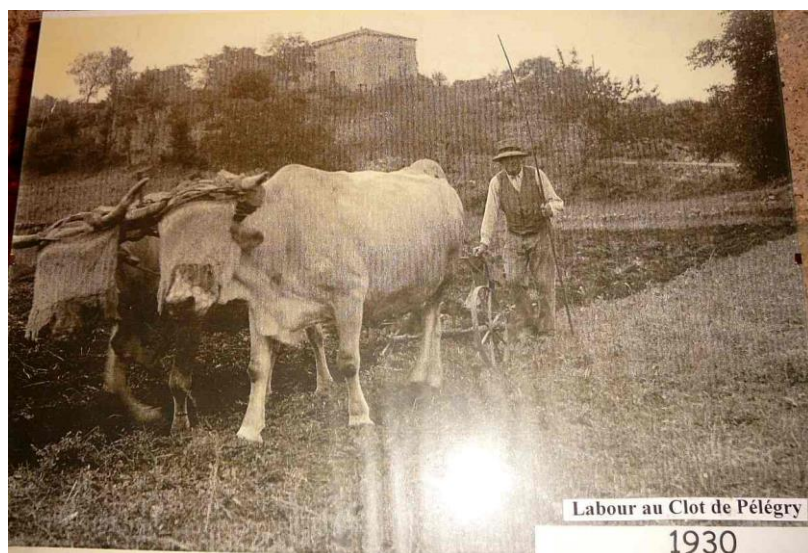
*Quand le soleil d'automne, aux rayons affaiblis
Baigne encore les sillons d'une douceur lointaine,
Le semeur de sa main tour à tour vide ou pleine
Confie le grain au sol qui l'étreint dans ses plis.*

*Nous vous offrons, Seigneur, ces travaux accomplis,
Forts de satisfaction, mais ployés sous la peine,
Daignez combler nos vœux, pour la famille humaine,
D'abondantes moissons et de greniers remplis !*

*Faites d'abord, Mon Dieu, que soient remplies nos vies ;
Que le bien, la vertu, soient notre unique envie,
Et que la joie d'aimer déborde en notre cœur.*

*Quand les biens, ici-bas, pourront enrichir l'âme,
Accordez-les, Seigneur, à tel qui les réclame
Qu'il soit brillant humain ou simple laboureur.*

*Jean MERCADIER
7 Décembre 1963*



La prière du serviteur

*Je suis déjà debout quand le soleil se lève ;
Et je travaille encore quand il va se coucher ;
Car il faut, tous les soirs, que le labeur s'achève :
Parfois, avant la fin, il faut le retoucher.*

*« Mon Dieu, qui m'accordez, la nuit, un peu de trêve,
Rendez-moi, certains jours, le fardeau plus léger !
Si, parfois, accablé, je soupire ou je rêve,
Sur la route, avec moi, vous serez mon berger !*

*Seigneur, à vous servir, à bien servir mes maîtres,
Daignez toujours m'aider et me faire connaître
La joie d'être abrité par vos saints étendards.*

*Et quand, chaque matin, disposé je m'éveille
Je sais que, dans mon cœur, un Père me conseille
Et fera, de mes jours, peut être une œuvre d'art.. »*

*Jean MERCAJIER
29 Janvier 1970*

L'Hiver

*Les derniers jours d'Automne aux mourantes couleurs
Sont déjà loin de nous, enfoncés dans la brume.
Borée, ce grand coursier plein de rage et d'écume
Nous porte de l'Hiver les multiples douleurs.*

*Dans le jardin désert l'on ne voit plus de fleurs ;
Adieu les chrysanthèmes que la gelée consume !
Plus de nuage d'or que le couchant allume,
Rien que le morne voile d'un ciel toujours en pleurs.*

*Sur l'horizon blafard se dessine la tête
Des puissants châtaigniers qui bravent la tempête
De leurs bras décharnés, nerveux et convulsifs.*

*Une onde grise et froide enfle notre rivière
Et sur le sol qu'éclaire une pâle lumière
La neige se répand devant nos yeux pensifs.*

*Jean MERCADIER
28 Décembre 1947*



Le Cérou gelé l'Hiver 2000

Veillées d'Hiver

*Sur le village entier, la nuit étend ses voiles
Une nuit au cœur froid, vrai tableau de l'hiver
Qui n'a pour ornement, qu'un ciel rempli d'étoiles
Et de rares lueurs dans les hameaux divers.*

*Sept heures vont sonner au timbre de l'horloge
La cuisine est bien close et les volets fermés
A la table, chacun, joyeusement se loge
Pour le repas du soir, avec joie consommé.*

*Le souper est fini, la table est desservie
Dehors : l'obscurité ; les beaux jours sont passés
Devant l'âtre béni, générateur de vie,
Pour la veillée du soir, nous sommes rassemblés.*

*Contemplant, un instant, avec béatitude
L'éclat des flammes blanches et la vive rougeur
Du foyer accueillant qui chasse le froid rude
Les pieds sur les chenets, je parais tout songeur.*

*Mais, employant leur temps à des travaux utiles,
Mon père, lestement, égrène du maïs
Maman fait au tricot courir ses doigts agiles
Ma sœur range le linge d'une blancheur de lis.*

*Et moi, qu'un peu d'ennui aurait gagné peut-être
Je m'arrache, avec peine, à ma demi-torpeur
Surmontant un frisson qui parcourt tout mon être
Je me lève d'un coup, victorieux de ma peur.*

*Etant allé chercher un livre de lecture
Un auteur préféré, soit cueilli au hasard
Parfois un peu d'histoire ou de littérature
Je lis plusieurs feuillets avant qu'il soit trop tard.*

*Comme on est bien chez nous, en ces heures tardives
Mais, bientôt, mon esprit rêve plus qu'il ne lit
Je revois, du passé, les veillées fugitives
Dont je goûte le charme avant d'aller au lit.*

*Je me vois écolier à cette même table
Résolvant un problème, étudiant ma leçon
Finissant un devoir, récitant une fable
Avec l'enthousiasme d'un tout jeune garçon.*

*Je m'y revois, plus tard, en pleine adolescence
Agriculteur novice étudiant le sol
Et la vie de la plante au cours de sa croissance
L'espoir et les projets prenaient tout leur envol.*

*Il est un souvenir et bien plus une image
Qui fait, par-dessus tout, l'objet de mes regrets
Une aimable voisine portant le poids de l'âge
Venait, aux soirs d'antan, nous conter ses secrets.*

*Je vois la bonne vieille, apportant sa lanterne
Debout sur notre seuil qu'elle vient de franchir
Je vois ses blancs cheveux, sa coiffe noire et terne
Son visage ridé prêt à s'épanouir.*

*Le rituel « bonsoir » s'échappant de sa lèvre
Elle venait grandir le cercle familial
Et la conversation montait comme une fièvre
Dans la simplicité du langage local.*

*Les doigts sur les travaux, les langues sur la vie
Roulaient pendant ces longs moments d'intimité
Les souvenirs d'enfance, une plaisanterie
Les vieux potins du bourg débordaient de gaieté.*

*Mais l'image s'estompe et se noie dans la brume
Des visiteurs d'antan, si peins de bonne humeur,
Je ne vois plus les traits devant l'âtre qui fume
Le sommeil me ravit ces instants de bonheur.*

*Douces veillées d'hiver, printemps de nos jeunesses
Si le temps enfiévré, par son cycle éternel,
Dans l'ombre du passé vous bouscule et vous presse
Chaque année vous ramène au foyer paternel !*

*Jean MERCADIER
Décembre 1946*

L'Hiver ne veut pas s'en aller ou le Printemps a tardé

*Après Janvier et sa pléthore
De jours sombres pluvieux et froids
Et de neige couvrant les toits
Février nous amène l'aurore
Du Printemps sur notre chemin
Mais l'Hiver regard malin
Ne veut pas s'en aller encore.*

*Malgré le ciel qui se colore
D'un azur souvent plein d'espoir
Des nuages viennent le soir
Et le Printemps qui semble éclore
Le lendemain se voit mouillé
Car l'Hiver, tout de boue souillé
Ne veut pas s'en aller encore.*

*Agrandissant toujours leur sphère
Les jours allongent il est vrai
Du sommeil qui l'enveloppait
Va sortir la nature entière.
Mais Borée lance son coursier
Et l'Hiver toujours tracassier
Ne veut pas s'en aller encore.*

*Et l'on entend la voix sonore
De la bise à travers les bois
Elle s'énerve quelquefois
Franchit des lieues qu'elle dévore
Pour se calmer le soir venu
Les étoiles dans le ciel nu
Viennent chanter l'Hiver encore*

*Et ce matin, la froide aurore
A vu la terre se couvrir
D'une gelée qui fait souffrir
Les jacinthes en train d'éclore.
Les oiseaux restent dans leur nid
Car l'Hiver qui n'est pas fini
Ne veut pas s'en aller encore.*

*Mais un soir, le couchant se dore
Présageant de beaux lendemains.
« Te voici sur notre chemin
O doux Printemps, toi que j'adore !
Et tu chasseras à coup sûr
Ce long Hiver qui fut si dur
Et voudrait bien rester encore. »*

*Jean MERCADIER
Février 1947*

Cher ami, souviens toi

*Ami, suspends l'étude pendant quelques instants.
La tête dans tes mains, les coudes sur la table,
Rassemble les idées dans ton esprit brûlant,
Pour que les souvenirs reviennent, innombrables.*

*Ami, te souviens-tu des moissons de juillet
Quand les épis tombaient, coupés par la faucheuse
Entassés en javelles sur le sol dénudé ?
Cela nous inspirait quelque chanson joyeuse.*

*Ami, te souviens-tu des grands jours de battage
Où le blé ruisselait et remplissait les sacs ?
Et après le travail, dans l'immense tapage
Ce repas de campagne où l'on ne pleure pas !*

*Ami, te souviens-tu de ces beaux soirs d'été
Où nous nous ébattions sur la brûlante plage
D'une rivière calme et dont l'eau réchauffée
Se prêtait à nos goûts pour pratiquer la nage ?*

*Ami, te souviens-tu des joyeuses vendanges ?
De ces raisins juteux remplissant les paniers ?
Et cette grande joie qui nous venait des anges
Lorsqu'on voyait la cuve s'emplier à déborder ?*

*Depuis lors, cher ami, quelques mois ont passé
Ces plaisirs de naguère se sont évanouis.
Tous ces chaumes noircis et les ceps effeuillés
Sous une neige fine sont maintenant enfouis.*

*Jean MERCADIER
Réponse à Mr Yves Klein : 23 Décembre 1944*

La bergère

*Un jour dans la campagne, j'étais en promenade
Ma bicyclette allait, roulant sur le goudron
Côte à côte avec celle de mon cher camarade
Qui, je vous le présente, est un très grand garçon.*

*Des champs de blé en herbe, des prairies verdoyantes,
Des jardins, des vergers défilaient à nos yeux,
Le ruban infini de la route montante,
Se perdait au lointain en détours capricieux.*

*Le soleil descendant, proche de la montagne
Et l'air frais du couchant caressait les coteaux.
Nous allions tous les deux, regardant la campagne
Sur laquelle volaient et piaillaient les oiseaux.*

*Nous étions arrivés au sommet de la côte
Pour redescendre encore sur son autre versant,
Lorsque dans un grand pré sur le bord de la route,
Nous vîmes un troupeau tranquillement paissant.*

*Tout en haut de ce pré, j'aperçus la bergère
Qui reposait son corps plein de légèreté,
Sur le gazon fleuri recouvert de bruyère,
Et maniait l'aiguille avec dextérité.*

*Son ouvrage glissait entre ses doigts agiles
Qui, sur lui, lestement, faisaient courir le fil ;
Et celui-ci passant dans la toile fragile
Ressortant aussitôt, mû d'un geste viril.*

*Son tablier bleu d'azur d'une forme arrondie
Portant de beaux dessins que je ne pus bien voir,
Contourné d'une frange faite de broderie
Lui servait de parure, en même temps d'ouvrage.*

*J'observais en marchant cette fille gracieuse
Dont les longs cheveux noirs, ondulés et brillants
Encadraient à merveille cette face radieuse,
Dont je revois encore les traits si accueillants.*

*Mais nous allions toujours pressant sur la pédale,
La vision disparut à nos yeux enchantés.
Pourquoi donc en ces lieux ne pas faire une escale ?
Non, ne nous livrons pas à des frivolités.*

*Un instant a suffi à transporter mon âme,
O muse des amours ne me tourmente plus !
Au-dessus des passions la prudence réclame
De faire violence contre nos sens émus.*

*O fille des prairies, aimable pastourelle,
Ta pensée silencieuse, grisée par le zéphyr
S'enfuyait loin de moi, pareille à l'hirondelle,
Mais je garde en mon cœur ton ardent souvenir.*

*Jean MERCADIER
25 au 31 Mars 1945*



3 générations de bergères dans la famille P. au Parc

L'évasion légendaire

*Quand Dédale et Icare ont fui du Labyrinthe,
S'envolant vers les cieux, bravant la pesanteur,
Dédale voyageait avec un peu de crainte ;
Icare, l'imprudent, prenait de la hauteur...*

Jean MERCAJER
1992

Crépuscule

*Pareil à ces grands rois que la Cour achemine
Jusqu'au lit chamarré de rubis éclatants,
Le soleil disparaît derrière la colline,
Allumant les cieux des splendeurs du couchant.*

*Du violet pourpré jusqu'au rose très pâle,
Les nuages nantis du spectre des couleurs :
Pareils à des bouquets aux chatoyants pétales
Couronnent l'horizon d'un océan de fleurs.*

*Et le ciel embrasé baigne de sa lumière
La nature goûtant ses mourantes clartés ;
Les saules, les ormeaux, penchés sur la rivière
Contemplant, longuement, ses flots ensanglantés.*

*Disparus ces reflets d'une nouvelle aurore,
Recevant, du soleil, l'éclairage indirect,
L'horizon du couchant pâlit, mais jette encore
Sa diffuse clarté sur la sombre forêt.*

*Un voile vapoureux flotte sur la montagne,
Formant un rose écran par-delà les bois noirs ;
Une douce fraîcheur inonde la campagne,
Quand un souffle léger enfle les bruits du soir.*

*Écoutons l'Angélus retentir au village ;
Sa voix chante la paix de ces célestes concerts,
Conduisant les bouviers avec leurs attelages
Sur la voie du retour, quittant leurs champs déserts.*

*Tous ces chars cahotants, bercés par les ornières,
Écrasent bruyamment le gravier du chemin ;
Les grands bœufs attelés songent, à leur manière,
Au repos qu'ils prendront, bientôt, jusqu'à demain.*

*Les troupeaux de brebis et de vaches laitières,
À l'appel des bergers, regagnent le hameau :
Ils suivent les sentiers au milieu des bruyères
Effeuillent, au passage, un opulent rameau.*

*Le joyeux rossignol chante sous la charmille,
La fauvette s'ébat, toujours, dans les buissons
Afin de rassasier sa nombreuse famille,
Et la perdrix caquette, encore, dans les moissons.*

*La grenouille coasse près des eaux insalubres ;
Le ver luisant s'allume au bord du vieux chemin
Parfois un chat-huant jette son cri lugubre
Comme un signal d'alarme aux confrères voisins.*

*La puissante rumeur qui monte de la plaine
Annonce, des grillons, la nocturne chanson,
Et la brise du soir répand sa tiède haleine
Embaumée du parfum exquis des fénaisons.*

*Maintenant, du tableau, s'est obscurcie la toile
Et des travaux humains s'est effacé le bruit ;
Au sein de l'Univers, les premières étoiles
Percent discrètement le voile de la nuit.*

*Et moi, je songe, alors, à d'autres crépuscules,
A ceux de mon enfance, à ceux qui vont venir ;
Ils passent et s'enfuient comme des libellules
Mais raniment, en nous, de profonds souvenirs...*

*Dans le rêve, attardé, je dois songer encore
Au dernier et grand soir de chacun des mortels,
Où le soleil s'en va, mais amène l'Aurore
Qui, sur nous, versera ses rayons éternels...*

*Jean MERCAJIER
Avril 1945*

Le temps des bœufs

*Je suis agriculteur et j'aime mon pays
Et la blonde moisson et la verte prairie
Arrosée par l'eau des sources jamais taries,
Et l'opulent vignoble, les bœufs et les brebis.*

*Le temps nous a ravis tous ces instants bénis
Où nous menions des bœufs compagnons de nos vies
Fidèles serviteurs dont j'ai parfois envie,
Ils étaient plus vivants que les tracteurs vernis.*

*Et quand, pleins de vigueur, ils labouraient la terre,
Ils creusaient des sillons à l'ancienne manière,
Rendant mon cœur joyeux, confiant dans l'avenir.*

*Quand parfois excités ils avaient pris le large
Ils revenaient soumis tirer la lourde charge
De ce temps, j'ai gardé les meilleurs souvenirs.*

*Jean MERCADIER
6 Octobre 1973*



En remontée au Pech vers 1930

Le petit tracteur

*Dans un coin de terre albigeoise,
Je suis petit agriculteur
Dans une ferme villageoise,
Et possède un petit tracteur.*

*Un petit tracteur à essence,
C'est commode, mais onéreux.
Dès qu'il faut payer la substance
Au prix fort ; c'est bien malheureux.*

*Vous direz avec assurance :
« Mais achetez donc un Diésel !
Vous n'aurez pas besoin d'essence ;
Economique est le fuel. »*

*Votre tact et votre logique
(Messieurs) Sont admirables de bon sens.
Il ne faut rien prendre au tragique,
Mais vivre le moment présent.*

*S'adapter à tous les systèmes
Quand on a plus de cinquante ans ;
Peu de moyens, c'est un problème
Lorsqu'en plus on est chancelant !*

*Et pour des raisons pécuniaires
De structure ou de sentiment,
Il m'est impossible de faire
Reconversion ou changement.*

*A ma santé, faible à l'extrême,
Convient mieux le petit tracteur ;
Bien moins bruyant, comme je l'aime
Avec le chant de son moteur.*

*S'il devait finir sa carrière
Par le manque de carburant,
Je songerais, dans ma misère,
Aux bœufs dressés et labourant.*

*Pardonnez mon impertinence,
Messieurs, Monsieur le Directeur ;*

*Daignez accorder de l'essence
Pour alimenter nos tracteurs.*

*Et votre cœur, toujours sensible
Songez d'abord aux malheureux
Qui tout l'hiver, sans combustible
Risquent de mourir sans feu.*

Le PONY

*Le « Pony » me porte et fonctionne
Malgré les segments usés
Et le cylindre ovalisé.
Il faut qu'un jour il m'abandonne.*

*Bien que sa qualité soit bonne
Je l'ai, parfois, martyrisé
Pour obtenir un sol brisé.
Mais son moteur encore ronronne.*

*O, partisans des temps modernes,
Prenez-moi pour une lanterne
Dans un Monde juste et brillant.
(ou : Car j'ai fini quatre-vingts ans)*

*Et si je suis un nostalgique
Rêvant de l'ère bucolique
Vous serez alors bienveillants.*

*Jean MERCADIER
4 Octobre 2004*



Symphonie pastorale

*Roulant à bicyclette avec mon camarade
Nous cheminions bon train et devisions gaïement
Nous goûtions le plaisir des grandes promenades
Qui, lorsqu'on a vingt ans, sont un délassément.*

*Les prés, les champs de blé, des fermes importantes
Les vignes, les vergers, défilaient à nos yeux
Le ruban infini de la route montante
Se perdait, au lointain, en détours capricieux.*

*Le soleil des beaux jours que la brise accompagne
Réchauffait doucement les champs et les hameaux
Nous admirions les cieux et la verte campagne
Les bergers et leurs chiens gardant les animaux.*

*Voici, dans l'un des prés qui bordent notre route
Vaches, bœufs et brebis, ensemble ou bien épars
Dont l'immense troupeau l'herbe nouvelle broute
Pastorale vision s'offrant à nos regards...*

*À l'abri d'un hallier, s'asseyait la bergère
Sur un siège pliant qu'elle avait apporté
Aux limites du pré bordé par la fougère
Active, elle cousait avec dextérité.*

*Son ouvrage glissait entre ses doigts agiles
Qui sur lui, prestement, faisait courir le fil
Et celui-ci passait dans le tissu fragile
Mû par un geste adroit, calme, souple et viril.*

*Elle quittait parfois son utile besogne
Et jetait un regard sur le troupeau mouvant
Pour rappeler à l'ordre un bœuf qui sans vergogne
Commettait un larcin, allait trop avant.*

*Secondée par un chien de garde très fidèle
Un geste, une parole, un bref commandement
Lui suffisaient toujours, comme aux bergers modèles,
Pour mener au bercail un sujet délinquant.*

*Du monde paysan pétri de cette argile
Qu'il façonne au milieu des joies et des douleurs
N'était-ce pas, en fait, dans sa gaieté tranquille
Peut-être la plus belle et suave des fleurs ?*

*Mais nous allions toujours, pressant sur la pédale,
La vision disparut à nos yeux enchantés
Pourquoi près de ces lieux n'avoir pas fait escale ?
Il serait malséant de nous être arrêtés !*

*Pourquoi, par un séjour, perturber l'harmonie
Résultant de l'accord de l'être et du milieu ?
Couleurs, bruits, mouvements formaient la symphonie
Que nous devions goûter sans rester en ce lieu...*

*Pourquoi, d'ailleurs, troubler notre paix intérieure
Par un regard suprême au détour du sentier ?
Écoutant une voix discrète et supérieure
Nous gardions à notre âme un bonheur tout entier.*

*De voir, sous d'autres cieux, ces images limpides
Nous avons eu, depuis, maintes fois la faveur
Mais l'heureux souvenir de ce tableau rapide
M'en fait toujours goûter la champêtre saveur...*

*Douce fille des champs, aimable pastourelle !
Ton rêve silencieux bercé par le zéphyr
S'enfuyait loin de nous, ainsi qu'une hirondelle
Mais nous gardons, au cœur, ton gracieux souvenir !*

*Jean MERCADIER
1 avril 1945*

Bonnan : douce vallée

Le ruisseau

*Dans un étroit vallon tout près de mon village
Au milieu des prés verts coule un petit ruisseau
Les frênes, les peupliers qui marquent son sillage
Surplombent les ormeaux qui s'épanchent sur l'eau.*

*En suivant le ruisseau tout bordé de gazon
Remontons le chemin qui nous mène vers la source.
Nous pourrions à loisir voir un autre horizon ;
Admirer la cascade et reprendre la course.*

*Vous êtes fatigués par cette promenade
Mais si nous voulions voir la source du ruisseau
Il nous faudrait aller plus haut que la cascade ;
Nous y monterons donc après un long repos.*

*Admiron, pour l'instant, cette onde bouillonnante
Qui, tombant des rochers, semble nous enchanter :
Entendez-la mugir d'une voix effrayante
Courir dans le ruisseau, gazouiller et chanter.*

*Mais quel est donc ce bruit qui frappe notre oreille ?
Amis, ne craignez rien c'est un serpent qui fuit :
Une verte couleuvre que notre marche éveille
Glisse dans le ruisseau dont l'élément reluit.*

*Quelle est donc cette voix qui parcourt la campagne
Répétant nos appels et qui veut nous parler ?
Ecoutez, chers amis, la voix de la montagne
Qui répond à nos cris et vient nous saluer.*

*Cui...cui...cui...frou...frou...frou... Entendez les oiseaux
Qui volent d'arbre en arbre et chantent à tue-tête ;
Regardez-les s'enfuir derrière les roseaux
Pour se désaltérer et reprendre la fête.*

*Le soleil va toucher le bord de la colline
L'ombre descend rapide à travers son penchant
Mais avant de quitter cette vallée divine*

Contemplant un instant le beau soleil couchant.

*Citadins accablés par les maux de ce monde
Venez-vous reposer le long du clair ruisseau
En cherchant l'écrevisse en son eau profonde
Ou même en déployant vos toiles et vos pinceaux.*

*Jean MERCADIER
Janvier 1944*

*Dans un étroit vallon tout près de mon village
Dans la verdure enfouie, coule un petit ruisseau
Longé par un sentier bordé de frais ombrages
Il draine une eau d'argent parmi les arbrisseaux*

*Arbres de ma jeunesse, où chantaient les oiseaux;
Vous abritez encore, sous votre vert feuillage,
Cette vieille prairie qui vit passer ma faux
Et l'antique faucheuse tirée par l'attelage.*

*Nous amenions le char pour rentrer le fourrage
Aujourd'hui la prairie est devenue sauvage
Et n'est plus foulée par les bœufs forts et patients.*

*Combien de souvenirs rappellent ce vallon !
Ce ruisseau scintillant allant vers l'Aveyron !
Souvenirs qui reviennent du fond du subconscient*

*Jean MERCADIER
Valence d'Albigeois 15 février 2001*



Les vieux moulins

*Aimables vieux moulins du bord de nos rivières
Que ne fait plus tourner l'eau vive des ruisseaux
Vos murs sont recouverts d'un fin tissu de lierre
Et la glycine fait, sur vos seuils, un berceau.*

*Mais nous ne voyons plus une jeune meunière
Recevant notre blé sous le rustique arceau
Dont la verdure, encore, embellit la chaumière
Encourageant le peintre à sortir ses pinceaux.*

*Vieux moulin de chez nous, du fond de la prairie
Tu souris calmement aux proches métairies
Et je t'admire un soir, dans le soleil couchant !*

*J'aperçois une aïeule, tant de fois rencontrée,
Assise et méditant, sur le perron d'entrée :
Mon cœur n'oubliera pas ce spectacle touchant.*

*Jean MERCADIER
10 Mai 1969*



Moulin de la Garenne



La bugada au moulin de la Terrisse vers 1930

La fontaine

*Au pied d'un coteau très penchant
Et tout au bord de la rivière
Sous une roche hospitalière
Se cache un lieu rafraichissant.*

*Sous le roc tout garni de buis
Et de lierre parmi la ronce
Une fraîche fontaine s'enfonce
Et regorge d'une eau qui luit.*

*A côté d'elle un beau lavoir
S'alimente de son eau claire
Qui dans la diffuse lumière
S'étale comme un grand miroir.*

*Elle fut, pendant très longtemps,
La plus heureuse des fontaines.
Quelques marches gravies sans peine
S'enfonçaient dans son eau d'argent.*

*Sur ses berges, les boutons d'or
Les violettes et la pensée
Les perwenches à son entrée
Lui faisaient un charmant décor.*

*Mais quelques hommes ambitieux,
Fatigués d'y plonger leurs cruches
Vainquirent toutes les embuches
Pour transformer l'endroit précieux.*

*Dans une cuve de ciment
La fontaine fut enfermée ;
Une pompe y fut installée
Pour emplir les récipients.*

*Malgré tous ces arrangements
Qui lui enlevèrent son vrai charme ;
Je n'ai pas versé une larme
Et j'en suis même bien content.*

*Je suis content lorsque j'ai soif
De goûter le précieux liquide
Tout naturel, frais et limpide
Avec délices bien des fois.*

*Quand le soleil luit en plein ciel
Rayonnant sa chaleur intense
Aussitôt tout le monde pense
Au filet d'eau providentiel.*

*Au pied du verdoyant coteau
Venez voir la douce fontaine ;
Vous que la soif met hors d'haleine
Venez goûter ses fraîches eaux.*

*Jean MERCADIER
Mars 1945*



Dessin de Rémy DURAND

Eglises de chez nous

*Eglises de chez nous, des monts et de la plaine,
Chapelles aux vieux murs et clochers silencieux,
Où ne résonne plus la musique sereine
Du vibrant Angélus qui montait vers les cieux ;*

*Eglises de chez nous aux fins autels de marbre
Où vient le prêtre, encore pour les célébrations ;
Accueillante chapelle au milieu des grands arbres,
Où par fidélité, l'on vient en procession.*

*Eglises de chez nous, vous redonnez une âme
À ce monde rural sur le point de mourir ;
Prêtres, Sœurs et laïcs entretiennent la flamme
De la Foi qu'il nous faut répandre et maintenir.*

*Eglises du Pays, cathédrales de France
Rassemblez en vos murs le grand peuple de Dieu
Et que le Monde enfin retrouve l'Espérance
Dans la Paix et l'Amour, ces biens les plus précieux.*

*Jean MERCADIER
Octobre 1992*



Eglise de Larroque lors du baptême des cloches en mai 2019



Jean, carillonneur à l'église de Milhars

La république de Vaour

*Ce que nous proposons avec sollicitude,
N'est point un exposé même pas une étude
C'est un tour d'horizon à peine un résumé
Une évocation du pays que vous aimez.*

*Vaour et son beau parc ombragé par les cèdres
Son château des templiers qui surgit de ses cendres ;
Sa place en le canton, son titre de chef-lieu
Et ses autorités ; son cèdre et son milieu
Vaour et son dolmen sa source purgative ;
Ses pins et ses forêts où la biche craintive
S'élance au moindre bruit, à travers les rameaux ;
Son sol accidenté, ses landes et ses hameaux
Haute-Serre et l'entrée de l'immense Grésigne
Dont les arbres déjà semblent nous faire signe.*

*Penne dont le château dressé sur l'éperon
Surveille fièrement les gorges d'Aveyron ;
Son paysage et ses grottes préhistoriques,
Son site merveilleux, ses chemins touristiques,
Ses vastes proportions et sa diversité ;
Ses hameaux aujourd'hui toujours désertés :
La Madeleine, Amiel, Fabre, Saint Paul, Roussergues,
Et Saint Panthaléon et Font Bonne et Belaygue
Perchés sur les hauteurs, cachés dans les vallons
Les noms de ces hameaux chantent à leur façon
Le Saint patron d'un lieu, le murmure des sources
L'harmonie d'un pays ; la clarté de son ciel
Le bruit d'essaim d'abeilles et la douceur du miel.*

*Itzac et son vignoble : Saint Michel, Roussayrolles,
Accueillant avant nous les rayons de l'aurore ;
Leurs pâturages verts, leurs bois et leurs troupeaux.*

*Marnaves, son argile embourbant les ruisseaux ;
Son vieux manoir perché du haut de Roquereine
Domine fièrement la campagne sereine.*

*Montrozier la coquette et ses jolies villas,
Son terrain de camping, son vieux moulin là-bas
Dans la courbe du fleuve au pied de la falaise,
Ses chemins et la route où l'on circule à l'aise.*

*Le Riols et ses troupeaux et sa plaine fertile
Ses champs, ses plantations, ses cultures utiles ;
Ses gentilles maisons, son village riant
Entourant son clocher, près du fleuve attrayant.*

*Et toi, mon vieux Milhars, village qui s'éveille
Offre à qui veut le voir tes multiples merveilles
Tes pierres, le château, les portails, les remparts
Qui jadis la cité, fermaient de toute part.
Les voilà, les remparts vénérables vestiges
D'un passé révolu par nos temps de vertige !
Les voici, les remparts maintenant délabrés
Dont les pans de vieux murs par le soleil doré
Servent de fondations à des maisons en ruines
Burinés par le temps, le vent, le froid, la bruine !
Aimons-nous du passé les restes apparents ?
Alors nous ne pouvons rester indifférents
Milhars et ses hameaux et ses belles vallées
Ses communications, chemins et voie ferrée ;
Son vieux pont reliant les rives du Cérrou...
Villages d'alentours ne soyez point jaloux !
Si je chante aujourd'hui le lieu qui m'a vu naître
C'est une joie pour moi de la faire connaître
Si je m'attarde un peu sur le pays natal
Vous me le concédez, c'est tout à fait normal.*

*Amis, que nous soyons d'une ou l'autre commune
Malgré nos durs métiers, malgré nos infortunes
Aimons notre canton, aimons notre terroir
Qui dans son âpreté porte en lui ses espoirs !
Et si l'évolution exigeante sans cesse
Vers d'autres horizons emporte la jeunesse
Nous qui restons encore sur l'héritage d'hier
Si possible évitons la venue à un désert !*

*Conseillers Généraux, Maires, Conseils champêtres
Par vos interventions sauvez ce qui peut l'être !
Votre initiative et vos constants efforts
Aboutiront un jour à un nouvel essor !*

*Jean MERCADIER
19 au 26 Août 1969*

Élégie du vieux bourg MILHARS

O passant inconnu, touriste silencieux !
O vous que le hasard a conduit en ces lieux,
Admirez du passé, ce qui reste à vos yeux !
Regardez les remparts et leurs portails en voûte
Dont les portes bardées ne ferment plus la route,
Sur laquelle on peut voir la niche d'autrefois
Où la Vierge veillait, gardienne de la foi ;
Voyez la vieille tour, de vigne recouverte,
Ces masures sans toit et ces maisons désertes,
Glacialement fermées ou toutes grand'ouvertes ;
Ces antiques volets tristement suspendus
Que l'aquilon du soir n'a pas encore vaincus.
Ici se déroulaient les scènes familières
D'un peuple d'artisans et d'ouvriers de la terre ;
Là résonnaient jadis de joyeux cris d'enfants
Dans les rues où passaient de nombreux habitants.
Là dans ces vieux logis aux murailles si fortes,
Des générations ont vécu et sont mortes
Ignorant que leurs fils en fermeraient les portes...
Mais le temps acharné devait un jour rouvrir
En découvrant leur toit, en les laissant périr,
Ces antiques logis, remplis de souvenirs.
Et nos yeux, maintenant, voient leurs dernières pierres
Quand le vent de l'oubli disperse leur poussière...
Mais vous, chers visiteurs, amoureux du passé
Vous ferez ressurgir ce qui semble effacé.

Jean MERCAJIER
Décembre 1945

Poème lu par Jean MERCAJIER lors de la visite du Préfet à MILHARS le 5 Août 1992



Entre la rive et la falaise

*J'aime une ville sympathique
Abritée par de grands rochers
Son nom vient-il de Grèce antique ?
C'est à nous de le rechercher*

*Lexos cachée dans la vallée
Es-tu la fille de Lesbos
Et des îles de mer Egée
Lipso, Léro ou bien Lemna ?*

*Les Phocéens t'ont-ils fondée ?
Ou bien d'étranges voyageurs
Venus de Méditerranée
Lançaient un nom évocateur ?*

*Si quelqu'un sait tes origines
Qu'il rassemble les éléments
En un collier de perles fines
Que représente un document !*

*En attendant e cours d'histoire
Sur les débuts d'une cité
Sur ses échecs ou sur ses gloires
J'aimerai d'abord la chanter !*

*J'aime tes maisons dans la plaine
Au bord du fleuve et des rameaux
Et j'aime boire à la fontaine
Centrant la place du hameau.*

*L'avenue bordée de platanes
Et de maisons tout en longueur
Accueille au fond de la montagne
L'estivant ou le voyageur.*

*L'église au pied de la falaise
Joint l'idéal à la raison
Dans la nef on prie bien à l'aise
On chante à Dieu son oraison.*

*Le cœur plus fort, l'âme plus sûre
On s'en retourne au « tracassin »
Sous les arbres dont la ramure
S'éveille au souffle du matin*

*Sur l'autre bord, la voie ferrée
Déploie ses ramifications
Où des équipes affairées
Orientent les expéditions*

*La gare et son architecture
Comme l'ampleur des bâtiments
Et sa façade et sa toiture
Font un superbe monument.*

*Que de fois dans le hall d'attente
J'appelais le train de l'espoir
Qui m'apporterait l'oncle ou la tante
Ou l'ami qui venait me voir !*

*J'aime ces quais et ces marquises
Point de départ de l'excursion
Et ces minutes bien exquises
D'indépendance et d'évasion.*

*Ces plates-bandes colorées
Rosiers fleuris et arbres nains
Aux feuilles rouges ou dorées
Témoignent du bon goût humain.*

*Enfin, dominant la vallée
S'agrandit l'usine à ciment
Au flanc du mont, bien installée
Elle travaille intensément.*

*Devant les fours à fumée blanche
Le sort des hommes dans le bruit
Mérite que l'on se penche
Sur l'ouvrier peinant jour et nuit.*

*Mais je dois mettre en bonne place
Le « Gallus », son terrain de sport*

*Et ses éléments dont la classe
A récompensé les efforts.*

*Lexos au pied de la falaise
Ou sur les bords de l'Aveyron
J'essaie de faire la synthèse
De l'idéal et la raison.*

*Dans les champs des rives tranquilles
J'ai souvent aimé le labeur
J'y trouve aux heures difficiles
Le silence réparateur*

*Jean MERCADIER
Septembre 1968*



CORDES ce Haut-Lieu

*O fière cité du ciel perçant la voûte
Cordes la médiévale aux multiples remparts !
Le chant des troubadours nous conduit sur ta route
Et nous fait savourer le meilleur de ton art !*

*Haut-lieu d'histoire et d'art, d'esprit sans aucun doute
Mais un glorieux passé nous a laissé sa part
De souvenirs : cette évocation entre toutes
D'un congrès, d'un discours de plus d'une heure un quart.*

*Il impressionna notre esprit et notre âme
Par sa clarté, sa science et sa vigueur, sa flamme
Sa vérité, son style et son charme vainqueurs.*

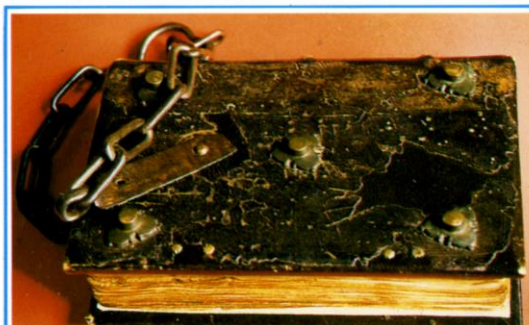
*Avec Saint Crucifix, Saint Michel et l'Ecole
Foyers de chrétienté, tenant bien haut leur rôle,
Cordes tu garderas une place, en mon cœur !*

*Jean MERCADIER
22 et 23 Avril 1967*



LE "LIBRE FERRAT" DE CORDES

Est un registre en parchemin commencé au XIII^e siècle, dont la reliure en bois est recouverte de cuir frappé à froid. Fixé à un pupitre par une chaîne encore visible, il était facile à consulter sans le déplacer.



Voyage en Haut Quercy

*Rocamadour et ta falaise,
Où viennent tant de pèlerins,
Dans l'église où l'on est à l'aise;
De Compostelle, sur le chemin.*

*Saint Amadour et ton ascèse
Daigne accueillir tous nos refrains,
Lorsqu'à genoux sur une chaise
Nous te chantons avec entrain.*

*Nous admirons ta belle ville
Tes maisons au flanc du rocher
Et qu'autrefois des mains habiles
Avaient su fermement, nicher.*

*Et toi, gouffre de Padirac
Et la rivière souterraine
Sur laquelle glisse le bac
Dans une lumière sereine !*

*C'est dans la salle du Grand Dôme
Dont nous contemplons la hauteur
Que l'on se sent de faibles hommes
Dans la Nature et son ampleur.*

*Jean MERCAJIER
Valence 7 Mars 2001*

Fleurs d'Aquitaine

*Aimables patelins et charmantes bourgades ;
Provinciales cités, hameaux très accueillants,
Jalonnant le chemin de notre promenade,
Nous remercions vos fils, d'un accueil bienveillant.*

*Vignes, champs et vergers, si parfois la tornade
A détruit le labeur d'agriculteurs vaillants,
Nous aimons, en ce jour, Agen, Sainte Livrade,
Vos fruits délicieux, veloutés ou brillants.*

*A vous tous, mes amis, compagnons du voyage
S'offre l'enchantement de nombreux paysages :
Goutez en la beauté, le charme et les couleurs !*

*De Marmande à Nérac ; d'Agen à Bon-Encontre,
Vous cueillerez, toujours, lors d'aimables rencontres,
Du soleil, des fruits murs et de limpides fleurs !
(Autre version)*

*Vous ferez, j'en suis sûr, une aimable rencontre
Y cueillant pour toujours, une gentille fleur !*

*Jean MERCAJIER
14 Août 1968*

Vision de Provence

*Bonjour ! Salut à toi, beau Pays de Provence
Dont le ciel lumineux embrasse l'horizon ;
A ton soleil radieux dont la lumière intense
Fait resplendir les mas et les blanches maisons !*

*Quand, avec sa chaleur, le bel été s'avance,
Apportant les présents de la belle saison
Les champs et les jardins, grâce à la Providence
Comme au labeur humain, nous offrent leurs moissons.*

*Quand ont fleuri l'œillet, la rose ou la lavande,
Les filles cueilleront cette exquisite provenance,
Vous offriront des fruits, leur sourire et des fleurs.*

*Voyageurs honorés, acceptez cette offrande :
Avec elle emportez le cœur de la Provence
Fait de fines chansons et de chaudes couleurs !*

*Jean MERCAJIER
26 Mai 1971*

Vision Méditerranéenne

*O merveilleux pays aux roches de porphyre
Caressés ou battus par les flots de cristal ;
O grands pins odorants où chante le zéphyr ;
Vous êtes le reflet de l'Eden oriental.*

*Berceau d'un peuple heureux que la gaité respire
Et la traduit si bien par son beau carnaval,
De Cannes à Menton ; par sa foule en délire
Ses batailles de fleurs et ses « combats navals » ;*

*O riche littoral dont les étroites plaines
Et les maigres coteaux cultivés avec peine
Offrent à nos regards des vergers et des fleurs.*

*Et vous petites îles, si pleine de mystère
Dont le vieux monastère en forme de rempart
Accueille à bras ouverts l'indiscret voyageur.*

*Je n'ai de vous encore, qu'une pâle vision
Mais elle verse en moi comme une aspiration
D'aller voir le pays des éternelles fleurs.*

*Jean MERCAJER
21 Mars 1950*

Regard sur Paris

*L'arc de triomphe et de l'Etoile,
Arceau rempli de majesté ;
Pour les peintres, la belle toile,
Et pour Paris, quelle fierté !*

*Araignée rayonnant la trame
Des boulevards de la Cité,
Il veille l'immortelle flamme
Du héros sans identité.*

*C'est un moment de l'Histoire
A nos combats, à notre gloire,
Au sacrifice de nos fils.*

*Et Montmartre est le sanctuaire
D'adoration et de prière
D'où le ciel veille sur Paris.*

*Jean MERCAJIER
11 Octobre 1954*



Le drame et le dialogue de l'agriculture

*Frères honorables techniciens
Ministres et parlementaires,
laissez dormir vos plans agraires
les nouveaux comme les anciens !
Et penchez-vous sur nos campagnes
où luttent du matin au soir
dans le val et sur la montagne
bien des familles sans espoir...
Vous direz : Ces propriétaires
devraient améliorer leur sort
par des réformes volontaires
qui féconderaient leurs efforts ;
par des conditions plus humaines
de travail et d'équipement
et la refonte du domaine
dans un juste regroupement ;
par la culture et l'élevage
conformes à l'évolution
et les méthodes dont l'usage
améliore la production ;
par l'association féconde,
les expériences en commun, sans
bousculer le moins du monde
les avantages de chacun.
Quant à nous, hommes de technique,
nous ne cessons de rechercher
les méthodes économiques
l'expansion comme les marchés.
L'évolution universelle
et le concert européen
placent sur une grande échelle
les conceptions du technicien.
« Prenant à mon tour la parole
que volontiers vous m'accordez,
je vous dirai sans hyperbole
et sans du cadre déborder :
Vous nous conseillez de produire
et d'augmenter nos rendements ;
mais où cela peut nous conduire
s'il nous manque l'écoulement ?*

*Vous indiquez telle culture
telle animale production :
et ça marche bien... tant que dure
la commercialisation...
Cependant je tiens en estime
nos syndicats, nos groupements,
sans eux, nous serions les victimes
d'un lamentable étouffement.
Votre action et vos idées, justes,
ont retenu notre attention :
Ce qui semblait immuable et robuste
est en pleine transformation.
Nous devons faire aussi la nôtre
elle s'impose j'en conviens
mais je pense avec beaucoup d'autres
qu'il en faut d'abord les moyens.
Vous allées bien sûr, nous répondre :
« pour l'acquisition du cheptel
l'achat foncier ou matériel
il est facile d'emprunter...
Mais pour rembourser je vais fondre
les bénéfices escomptés !...
C'est alors, engager à perte
dans la petite exploitation
un capital qui déconcerte
par le coût d'utilisation.
Nous pourrions dans quelques
années à peine amortir ce cheptel,
voir nos méthodes condamnées
par les systèmes industriels...
Vous direz alors sans doute :
« Respectant les droits de chacun
Pourquoi donc du progrès ne pas
suivre la route en vous organisant en
commun !
Regroupez et groupez vos terres
formez des associations entre
plusieurs propriétaires : vous verrez
l'amélioration !
C'est vrai, Messieurs, et très utile :
c'est un choix du présent comme de
l'avenir pour nos plateaux rendre
fertiles et pour nos jeunes retenir.*

Cependant, malgré l'effort des hommes on ne peut sous tous les climats ni dans la région où nous sommes, fonder partout une « CUMA » !

Chez nous, on l'organise, certes, de peine, de temps et d'argent, nous évitons souvent le piège par l'entraide, l'union, l'effort intelligent. Certains poursuivent, à l'extrême la marche normale à l'avant qu'ils ne sauraient conduire eux-mêmes qu'au modernisme décevant.

Qu'ils respectent le droit de vivre de nos vieilles institutions dont les vertus et l'équilibre ont fait la force des nations !

De nos petites industries et du rural artisanat, qui je crois servent leur patrie tout aussi bien que les magnats...

Par des charges plus écrasantes que n'allègent pas les discours et des puissances malfaisantes de nos fruits comprimant les cours.

Pour complaire à la statistique entraînez les jeunes ruraux à quitter leur milieu rustique pour les chantiers ou les bureaux.

Remembrez enfin les parcelles de leurs humbles propriétés afin d'agrandir bientôt celles qui pourront encore exister quant aux dernières, elles-mêmes, confondez les peut-être un jour dans un industriel système impersonnel et sans amour : vous aurez fait des prolétaires de leur sort, peut-être, contents dans l'ordre matériel plus qu'en l'ordre moral mais non des hommes de la terre au cadre libre et pastoral !

Mais aussi sombres perspectives ne seront pas réalisées si vos soins et vos directives répondent à nos volontés et j'ai l'intuition, en moi-même, qu'un peuple courageux dans sa fidélité rend un jour au pays qu'il aime son aisance et son charme et sa vitalité.

*Jean MERCAJER
1961 - 1967*

Des morts souvenons-nous

*Le souvenir des morts devient inséparable
De la reconnaissance, au fond de notre cœur ;
Envers nos devanciers, courageux, admirables,
Eux qui luttèrent tant pour un peu de bonheur.*

*Nous léguant la maison, le pré, la terre arable,
Ils se sont endormis dans la paix du Seigneur.
Ils goûtent, maintenant, les joies incomparables
Dont nous voulons, un jour, partager la douceur.*

*Ils ont œuvré pour nous au long de leur carrière
S'ils vivent, aujourd'hui, par-delà la barrière
Gardons, de leurs vertus, l'héritage précieux.*

*Cultivons ce trésor mieux que la riche plaine
Sachons garder nos cœurs dans une paix sereine,
Afin, un jour, revoir nos amis dans les cieux.*

*Jean MERCADIER
1959 revu en 1991*



Les joies de la musique

*Quand Dieu conçut le Monde et le saint chœur des anges,
Créant l'Humanité dans l'Eden attachant,
Il inventait alors la musique et le chant
Afin d'offrir à l'Homme une joie sans mélange.*

*Et quand l'Homme et la Femme en un destin étrange
Furent un jour, chassés de ce merveilleux champ,
Dieu leur laissait, gratuit, ce don si consolant :
Bénir le Créateur par des chants de louange.*

*Alors l'Homme, accablé par une immense peine,
Trouva dans la musique une vie plus sereine ;
Par la divine grâce, il embellit ses jours.*

*Ces trésors harmonieux prodigués à la Terre
Consoleront le Monde au cours de ses misères,
Autant que chanteront la Musique et l'Amour.*

*Jean MERCAJER
9 et 10 Octobre 1991*

A Mireille Mathieu

*Veillez me pardonner et l'audace et le « cran »,
Me permettant, ce soir d'adresser la parole
A la Reine du chant, dont l'admirable rôle
Nous émeut, aujourd'hui, face au « petit écran ».*

*Je ne suis qu'un bouvier qui chante en labourant,
Et taillant son vignoble, en émondant un saule ;
Un enfant du terroir que la Muse console
Si la nuit envahit, parfois, son cœur vibrant...*

*Mais je suis très heureux de vous voir et d'entendre
Votre chant généreux dont on se laisse « éprendre » ;
Un timbre aussi puissant, limpide et velouté.*

*Fleur éclose, sans bruit, au soleil de Provence,
Une voix a percé les horizons de France,
Et le Monde, ravi, s'est tût pour l'écouter !*

*Gloire et solide espoir de la Chanson française,
Vous gardez, bien sûr, le talent et l'ascèse
Que nos cœurs assoiffés sauront, toujours goûter !*

*Jean MERCADIER
Mai et Novembre 1967*



*Après Grenoble, un soir chargé d'espérance,
Vous descendiez heureuse et pleine de santé ;
Lorsque vint, de la nuit la terrible malchance.
Mais vous gardez encore, et sourire et bonté !*

*Grenoble ne sera pas la dernière valse !
Mireille et Johnny Stark, vous reviendrez chanter !
Et qu'un jour très prochain, votre douleur s'efface.
Puisse, votre retour, bientôt nous enchanter !*

*Et je n'oublierai pas le bon imprésario,
L'excellent Johnny Stark dirigeant avec brio
Une brillante voix qui vous fait tant honneur !*

*A vous, à vos amis, chauffeur et secrétaire,
Je me permets d'offrir mes vœux les plus sincères
De rencontrer, guéris, le chemin du bonheur !*

*Jean MERCAJER
22 Février 1968*

Le prix de la santé

*Nous aimons, c'est humain, des biens ou des trésors
D'éphémères valeurs et de vaines richesses
Objets de nos tourments comme de nos détresses
Et nous acceptons mal quelquefois notre sort.*

*O santé bien suprême incomparable à l'or,
Jointe aux biens supérieurs d'une âme sans faiblesse ;
Les hommes grâce à toi font des prouesses
Et c'est encore toi qui rends les peuples forts.*

*Si les déserts sans fin deviennent « serres chaudes »
Transformés en jardin tout d'un vert émeraude,
Si dans le monde entier s'élèvent des cités.*

*Si dans des conditions, les meilleurs, les pires,
Des mortels appelés ont forgé des Empires,
C'est souvent grâce à toi, précieuse santé !*

*Jean MERCAJER
Juillet 1963*

A la mémoire du Docteur Marcel François RINGUET médecin bienfaiteur enlevé à son domicile de LEXOS le 1 juin 1944 par la police allemande; il meurt dans le dernier train de déportés partant de COMPIEGNE le 2 juillet 1944 pour DACHAU en Allemagne. Toutes les familles de MILHARS ont eu recours à ses bons soins.



Les pionniers de la lune

*Cependant que les ruines se relevaient sans trêve
Les guerres d'outre-Mer et des révolutions
Nous montraient que la paix restait encore un rêve
Sur des volcans nouveaux toujours en éruption.*

*Quand revint la vraie paix, objet de notre envie,
La science et l'Industrie avaient, en attendant,
Transformé peu à peu, notre esprit, notre vie
Par l'emploi des machines au confort obsédant.*

*Sans parler de l'atome nuisible autant qu'utile
Une branche retint l'attention des savants,
L'étude des fusées, un domaine fertile
En perfectionnement, allait bien de l'avant.*

*Et de nombreux essais, incroyable entreprise,
Furent faits, dans le but de vaincre l'attraction
De notre terre. Aussi, qu'elle fut la surprise
Lorsqu'on parvint un jour à la gravitation !*

*On dépassa bientôt ces premières prouesses
Les Spoutniks devenaient de plus en plus puissants.
La terrestre attraction, vaincue par leurs vitesses
Ne limiteront plus le rêve des savants.*

*Envoyer des fusées sur le sol de la lune
Après plusieurs essais, ce rêve fut réel.
Certains gouvernements dissolvaient des fortunes
À former, pour l'envol, un sérieux personnel.*

*Et l'on franchit alors l'étape décisive
Lorsque fut inventée la fusée « BOOMERANG »
Munie d'ancres spéciaux qui la tiendrait captive
Sur la lune où les hommes s'en iraient, explorant.*

*Voilà donc l'astronef au terme du voyage
Faisant un demi-tour la pointe au firmament.
Il sut exécuter un bel alunissage
Cependant que les ancres entraient en mouvement.*

*Portant combinaisons et casques à antennes
Les hommes, prenant pied, devenaient lunariens
Respirant grâce à la bouteille d'oxygène
Qui ne les quittait pas, ne mangeant presque rien.*

*Il leur fallait d'abord un abri de fortune,
Un quartier général facile à déceler
En cas d'égarement parmi les hautes dunes
Mais le froid inouï faisait se congeler.*

*Leur haleine dans les flexibles tubulaires
Chargées 'alimenter leurs poumons oppressés
Leurs yeux endoloris par de sourdes brûlures
Voyaient les grands cratères et les pitons dressés.*

*Le soleil reluisant d'une manière étrange
Au sein d'un univers perdu dans un ciel noir.
Ici point de nuage et pas la moindre frange
Du plus léger brouillard lorsqu'arriva le soir.*

*Ici point de Zéphyr, de vent ni de tempête.
Point de couche d'air bleu qui fait le ciel si beau
Et pas même d'écho dont la voix se répète
Rien qu'un morne silence à l'instar d'un tombeau.*

*Sans leur habit spécial qui maintient l'équilibre
De la pression du sang dans les vaisseaux humains,
Du corps de nos héros éclateraient les fibres
Sous l'effet du grand vide spatial, enflant leurs mains.*

*On alluma du feu dans la caverne froide
Non pas un feu de bois, mais un radiateur
Et nos braves amis tendaient leurs membres raides
Vers ce foyer de vie bien trop évocateur.*

*Souvent en relation avec la douce terre
Grâce à leurs émetteurs et leurs postes-radio
Ils chassaient de leurs cœurs bien des pensées amères
Et se traitaient parfois de singuliers « idiots ».*

*Communiquant entre eux de la même manière
Par petit émetteur, téléphone spécial,
Ils faisaient donc le point dans leur pauvre tanière
Appliquant leur savoir au domaine spatial.*

*Engagés volontaires au service des sciences
Ils avaient pour mission, suivant capacité,
D'établir une carte, déceler la présence
De minéraux précieux ou de nécessité.*

*De l'aube jusqu'au soir, quatorze jours terrestres,
S'écoulaient lentement pour apporter la nuit
Nos amis, par moment, dans le logis rupestre,
Réparaient en dormant la fatigue ou l'ennui.*

*Après un certain temps de recherches pénibles
À bout de volonté, pâles, exténués
Nos héros décidèrent, tant qu'il était possible,
De partir, sans attendre d'être diminués.*

*Mais l'astronef, hélas, n'était plus à sa place :
L'amarre ayant cédé, il était reparti.
Alors ces courageux voyageurs de l'espace,
Après plusieurs appels en prirent leur parti.*

*O lune et astres morts, planètes désolées
Vous n'appellez des hommes que pour nous les ravir
Sans qu'en puisse sur eux dresser un mausolée.
La soif de l'Univers doit-elle s'assouvir ?*

*Jean MERCAJER
11 novembre 1959*

Folie des hommes

*Sur cette Terre où l'on soupire,
Des hommes semblent oublier
Les droits de Dieu et son Empire
Sur les êtres du Monde entier.*

*Certains esprits forts de leur science,
Abusent de la liberté ;
Qu'un créateur, dans sa Puissance,
Accorde à l'Homme respecté.*

*De prodigieuses découvertes,
Et de terribles inventions,
Sont autant de portes ouvertes
Aux plus affreuses destructions.*

*Si les plantes et la Nature
Si la Mer comme les saisons
Voient leurs cycles changer d'allure
Au point d'en perdre la raison.*

*Quand la vie de l'Homme qui souffre
Est chaque jour plus en péril ;
Le laisserez-vous dans le gouffre
D'un Monde inanimé, mourir ainsi d'exil ?*

*Mais sans doute il est temps encore
D'écarter de nous ces malheurs
En sauvant la faune et la flore
Leur équilibre et leur valeur.*

*En peuplant d'arbres et de plantes
Les terrains devenus déserts ;
En trouvant la source qui chante
De grandes terres et d'espaces verts.*

*En respectant, bien des espèces
En voie de disparition
Soit pour la chasse ou pour la pêche,
L'harmonie de la Création.*

*En redonnant plus de courage
Avec les moyens d'exister ;
A ceux, qui malgré les orages,
Leur vieux terroir n'ont pas quitté.*

*En prenant toutes les mesures
Pour notre atmosphère assainie ;
Protéger l'Homme et la Nature
Le Présent comme l'Avenir.*

*Quand les oiseaux devenus rares
Ne voltigent plus dans les cieux
Ne chanteront plus dans les branchages
Laisant le Printemps silencieux.*

*« Renoncez au vent de folie
Qui rendra le Monde étouffant ;
Tant de foyers vous en supplient
Sur les berceaux de leurs enfants ».*

Jean MERCAJER

Je viens à toi, Marie !

*Dégouté des plaisirs que nous offre le monde
Je viens à toi, Marie, comme un enfant perdu !
Ma foi trop languissante n'est pas assez profonde ;
Je veux la retrouver, aidé par tes vertus.*

Refrain : *Parmi les peines de la vie
Quand le chagrin vient dans mon cœur
Je vois en toi, bonne Marie
Un rayon du divin bonheur.*



*Confuse, indéfinie, plus vague qu'un nuage
Ta vaporeuse image traverse mon esprit
Lorsqu'en vain je recherche les traits de ton visage
Ce maternel visage qui toujours nous sourit !*

*Je suis comme un vaisseau battu par la tempête
Et dont le gouvernail est très capricieux ;
Mais quand l'orage gronde, je ne perds pas la tête.
Etoile de la mer, vers toi vont mes yeux !*

*Je veux dès aujourd'hui t'aimer davantage
Me confier tout entier à ton cœur si aimant
Et me laisser guider par tes conseils si sages
Qui veulent que je plaise à ton fils tout puissant.*

*Pour Lui, bonne Marie, je suivrai cette route
Que me trace ton doigt surnaturel et sûr
Etre un meilleur chrétien, et malgré qu'il en coûte
Pratiquer la vertu me sera bien moins dur.*

*Le chemin de la vie est souvent très pénible
Des obstacles sans nombre viennent nous entraver
Nous lançant des passions, l'appel irrésistible
Mais par toi, ô Marie, je saurai tout braver.*

*Jean MERCAJIER
10 Mai 1945*

O Marie, Reine de France et du Monde

Aujourd'hui la chanson des cloches cristallines
Annonce au Monde entier le jour de l'Assomption
Et les foules se pressent vers les maisons divines
Pour chanter les louanges de toutes les nations.

Malheureux exilés que seul l'Amour console
Nous fêtons le triomphe et le couronnement
De la Vierge Marie qui dans le ciel s'envole,
Après toute une vie d'obscur renoncement.

D'être Mère d'un Dieu ayant le privilège
Vous avez bien connu les humaines douleurs ;
Malgré le saint espoir qui, les soucis, allège
Vos yeux ont, cependant, parfois versé des pleurs.

Méritante, ô combien ! fut votre vie privée ?
Et combien héroïque votre résignation,
Lorsque, pour votre fils, l'heure fut arrivée
De mourir sur la croix pour notre rédemption.

Oh ! Comme il fut pour Vous douloureux et sensible
Ce glaive qui perça votre cœur maternel !
Nous devrions mieux comprendre la souffrance individuelle
Qui vous a mérité le triomphe éternel !

A bras ouverts, reçue par le saint chœur des anges ;
Aussitôt couronnée par le Dieu tout puissant,
Vous deveniez la Reine des célestes phalanges
Qui font monter vers vous leur chant reconnaissant.

En ce jour du quinze Août, les peuples et la terre
S'unissent aux élus de la céleste cour,
Pour prier, psalmodier et chanter les mystères
Qui, par votre Rosaire, sont d'un si grand secours.

Il est une nation, sainte vierge Marie,
Particulièrement aimée de votre cœur :
La France et ses enfants, cette terre chérie
Que vous confia, jadis un de nos rois vainqueur.

*Vous aimez tous les peuples, mais vous aimez la France !
Au cours de son histoire, vous l'avez témoigné,
Par vos interventions et par votre présence
Sur son sol où, parfois, vos pieds ont reposé.*

*Pour preuve, il n'est qu'à voir les nombreux sanctuaires
Ces parcelles du ciel tombées dans nos régions
Et partout, et toujours, depuis des centaines,
De fervents pèlerins déployaient leurs légions.*

*On prétend que la Foi se meurt, dans notre France.
Mais des élans nouveaux montent avec bonheur
Et nous font retrouver la solide espérance
Que la Foi des anciens est toujours en honneur !*

*« Douce Reine du Monde et de notre patrie,
Abaissez vos regards sur un peuple à genoux !
Admirez la ferveur avec laquelle il prie ;
Agréez avec Dieu, ses chants pieux et doux.*

*A travers ses malheurs, au cours de ses orages
La France a toujours su remonter le courant.
Daignez à l'avenir retremper les courages
Qui font un peuple fort, généreux, libre et grand.*

*Et s'il est des Français qui soient un peu rebelles
A vous offrir leurs chants, à vous tendre la main
O Marie, dites-leur qu'une patrie pus belle
Les attend avec Vous, au terme du chemin !*

*Jean Marie MERCAJER
MILHARS du 15 au 28 Août 1948*

Nous irons tous deux...

*O ma chère quand le soleil
Marquant la fin de la journée
Touchera l'horizon vermeil
Nous descendrons dans la vallée.*

*Nous descendrons le long chemin
Qui gravit la verte colline
Nous irons la main dans la main
Le cœur plein d'une joie divine.*

*Puis, nous confiant des mots charmants,
Nous côtoierons cette rivière
Où l'eau murmure en écumant,
Sous les peupliers aux cimes fières.*

*Nous nous assiérons sur la rive
Contemplant la beauté des cieux
Attendant que la nuit arrive
Mettant le sommeil dans tes yeux.*

*Lorsque paraîtront les étoiles
Dans un ciel noir de nuit sans lune,
Mais qu'aucun nuage ne voile,
Nous reviendrons, dans la nuit brune.*

*Jean MERCAJER
1944*

*Au sein de sa jeunesse, l'homme est comme enchanté
Par une fièvre sourde et très mystérieuse
Lui présentant la vie comme une éternité
Ou l'on ne poursuit pas de route périlleuse.*

*Cette ardeur indomptable, cette force mystique
Lorsqu'elles se transportent vers l'âme d'une amie
Deviennent si profondes, si caractéristiques
Qu'il faut laisser sortir l'amour en furie.*

*Alors l'esprit humain traverse mille rêves,
Se voit tour à tour dans le jardin d'Eden
Ou dans une grande gondole qui navigue sans trêve
Sur une mer d'azur sous le ciel vénitien.*

*On se revoit ensuite dans la montagne suisse
Aux pâturages verts, au front resplendissant
On se revoit encore malgré que l'on ne puisse,
A cheval sur les nues et dans les airs, flottant.*

*L'amour, cette étoile qui brille dans les cœurs
Et que la passion reflète dans les yeux
Est parfois trop semblable à ces splendides fleurs
Qui brilleront deux jours et que l'on jette au feu.*

*Mais l'amour véritable est un autre idéal ;
L'amour tel qu'il doit être ne doit jamais s'éteindre,
C'est l'amour de nos frères, c'est un geste cordial,
C'est vaincre l'égoïsme qui cherche à nous étreindre*

*Jean MERCADIER
Dimanche 1^{er} Octobre 1944*



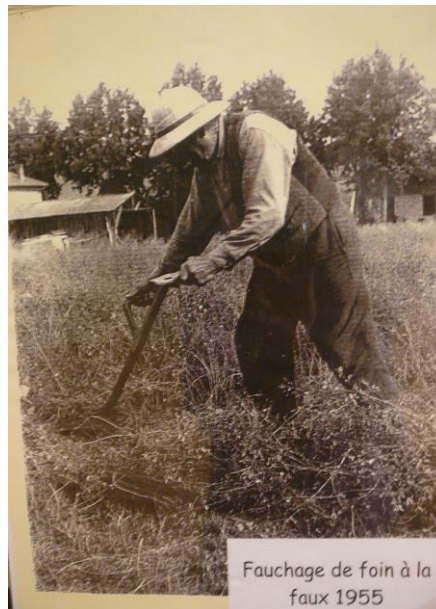
Jour de fête à MILHARS dans les années 1935

Le retour du travail

*Le soir, quand la journée touche à sa dernière heure,
Et lorsque le soleil n'est plus au firmament ;
Quand le grillon bruisse et que la chouette pleure ;
Quand l'ombre de la nuit nous surprend doucement ;*

*Quand la douceur du ciel répand sur la terre ;
Quand la fraîche rosée ramollit le gazon ;
Quand une lune pale faiblement nous éclaire
C'est alors seulement qu'on part vers la maison.*

*Après avoir fini de faucher la prairie
Ou d'entasser le foin qu'on chargera demain,
Tout en disant chacun une plaisanterie
Du village lointain nous prenons le chemin.*



*Chacun songe à la soupe que fait la ménagère
Et que l'on mangera du meilleur appétit ;
Tandis que les grands bœufs qui vont vers la litière
Songent au râtelier que le valet remplit.*

*On jase librement, on rit et l'on badine ;
On parle du travail que l'on vient d'accomplir
Et de celui qui reste dans le jour qui décline
Voici que tout ce peuple paraît se réjouir.*

*Et prenant le chemin qui borde la rivière
Nous passons sous les aulnes et les grands peupliers
Qui de l'astre nocturne nous filtrent la lumière ;
Et de leurs verts rameaux ombragent les sentiers.*

*De leur démarche lente ils tirent la faucheuse ;
D'autres prairies conduisent à des charretées de foin
Que berce lourdement la route sinueuse
Leurs maîtres les appellent avec le plus grand soin.*

Jean MERCAJER
1944



Début d'une année électorale

*D'une manière originale
L'année fera ses premiers pas ;
C'est la période électorale
Et la France est en branle-bas.*

*Il faut élire une assemblée,
Une chambre, tout simplement.
Des candidats se voient d'emblée
Rentrer au nouveau parlement.*

*Mais du fond de la chambre obscure
Que l'on appelle l'isoloir,
L'électeur, en conscience pure
Leur saura dire son vouloir.*

*Pour beaucoup de ces faux prophètes
Dont l'éloquence est un trésor,
Quand les élections seront faites,
S'écrouleront les rêves d'or.*

*Et bientôt, tardives étrennes,
Nous aurons au Palais Bourbon
Une Chambre nouvelle reine
Redorée comme ses blasons !*

*Jean MERCADIER
Début Janvier 1956*



À la Maison d'Accueil

*Malgré la nostalgie des larges horizons,
De la vigne, des champs où l'on travaillait libres,
Où nous avons acquis un certain équilibre,
De la ferme et, surtout, de la chère maison ;*

*Il fallait bien, un jour, se faire une raison
Et quitter ses amours, même si le cœur vibre,
Lorsque le souvenir qui jaillit de nos fibres,
Nous fera prononcer une intime oraison.*

*Trouver, ici, un toit, un ultime refuge,
Ainsi qu'un lieu de paix, dans un Monde qui bouge,
Un véritable abri pour toutes les saisons ;*

*Rencontrer des amis, des âmes charitables
Et de vrais serviteurs pour le lit ou la table
Avec les soignants, même la guérison.*

*Jean MERCAJER
Fait à la Maison de retraite de Laguëpie, Février 2005*

L'exode féminin

*Le travail des champs est pénible
Et n'est pas trop récompensé.
Votre fuite est compréhensible
Quand tout doit être « repensé ».*

*Vous qui partez, Mesdemoiselles,
Laisant vos parents, vos amis,
Quittez la ferme paternelle,
Quand il faut vivre, c'est permis.*

*Quittez vos champs et vos prairies ;
Le ruisseau, frais et murmurant,
Et les sources jamais taries ;
Allez gagner un peu d'argent !*

*Et devenez humbles servantes
Dans les bars et les magasins ;
Ou, si vous êtes plus savantes,
Secrétaires, aux fines mains.*

*Vous ne serez plus les bergères
Conduisant les troupeaux bêlant
Dans les prés, parmi les fougères,
Au pied des châtaigniers croulants.*

*Vous n'aurez à traire les vaches
Ni soigner les porcelets.
Mais, dans la cour, sans qu'on le sache,
Peut-être aurez-vous des poulets !*

*Et vous irez, quel temps qu'il fasse,
Tous les jours à votre marché :
Dans les halles ou sur la place,
Il faudra bien vous dépêcher...*

*Avec un substantiel salaire
Apporté par votre travail,
N'ayez pas trop à vous « en faire »
En tenant bien le gouvernail !*

*Vous acquitterez bien les notes
Du Gaz, de l'Electricité ;*

*Du loyer, du devant de porte,
Et de l'Eau, sans difficulté.*

*Vous saurez, même s'il en coûte,
Bien moins aller au cinéma ;
Moins souvent lécher, sur sa route,
Les vitrines aux grands formats !*

*Si vous résistez, en semaine,
A ces cruelles tentations,
Le dimanche vous les ramène :
Payez-vous une distraction !..*

*Et vous aurez une voiture
Pour aller passer le « Week-end »
Vous replonger dans la Nature,
Et visiter vos chers parents.*

*Mais, alors, en vos cœurs fidèles,
Renaîtront bien des souvenirs.
L'air du pays, à tire-d'aile, chantera
Vous redira dans un soupir :*

*« Non, tu n'es pas l'Enfant prodigue !
Si tu partis, c'est à regret ;
Je savais, sans que tu le dises,
Que bien souvent, tu reviendrais !...*

*Tu as réussi ta carrière
Et tu n'oublies pas ton pays ;
Tu n'as pas dressé de barrière
Entre toi-même et tes amis.*

*Avec un peu de nostalgie,
En ce séjour qui t'est donné,
Tu vois, déjà, l'« hémorragie »
Du terroir presque abandonné.*

*Et, gravement, tu considères
La volonté de ces garçons
Dont la foi te paraît austère,
Quand ils préparent la moisson...*

*Il leur reste assez de jeunesse ;
Il leur reste assez d'illusions
Pour qu'en leurs cœurs, la joie renaisse,
Si l'on comprenait leurs façons.*

*Il leur reste assez de patience,
Pour attendre et cueillir la « fleur »
Que leurs soins et la Providence
Mettront, un jour, près de leur cœur : »*

*Jean MERCAJER
Publié dans l'Almanach du Tarn Libre de 1969*

P.S. – Fait à Milhars en Décembre 1967, au moment de l'enquête lancée par le Tarn Libre, au sujet des filles qui ne veulent ou ne peuvent se marier à la campagne.

Las bendémios

*Dins lou mati frescot tout négat dins la brumo
Qué plaço sur cad'herbo sas perlos dé cristal,
Lou flot des bendémiâirés arribo dins la bigno
Et lou carri s'installò à bro dé carriétal.*

*Cadun sé met à l'obro, séguis la dretcho ligno
Dé las soucos qué librou lour trésor capital.
Lous ciseous cliquou, coupou ; lou moust sucrat escumo
Dins las sémals rempldos, qu'anirant à l'oustal.*

*Et coumma dé guignols toutjoun en mouboment,
Fennos, hommes et drolles, alternatiboment
Baissou lou cap, lou lébount, sé négou dins la souco.*

*Las lengos faout lour trin ; mais on fa sou débert
Malgré qué l'on caousigo dins lou fulhatgé bert
Un boun rasin daourat qué sé fount dins la bouco.*

*Jean-Marie MERCAJER
Almanach du Tarn Libre 1952*

Le prêtre

*Après qu'une maman, par un touchant exemple
Vous eut bien enseigné le signe de croix,
Et appris à parler à Dieu qui vous contemple,
Un homme se chargea de grandir votre Foi !*

*Un homme plein de zèle et de mansuétude
Vous fit connaître un jour, la vie de Jésus-Christ
Et guida votre esprit dans l'Amour et l'étude
Des grands enseignements que les Saints ont écrits.*

*Un homme au cœur ardent et du plus grand mérite
Vous forma dans l'Amour et dans la Charité
De renoncer soi-même et pardonner bien vite
Sont les principes saints qu'il vous a inculqués.*

*Dans le confessionnal ou le pécheur s'abaisse,
Il pardonne et nous aide à vaincre nos défauts.
Lui seul remet la paix dans votre âme en détresse
Lui seul, d'une parole, apaise tous nos maux.*

*Cet homme au regard franc, dépourvu d'artifice,
Le voici tous les jours devant l'autel de Dieu
Offrant avec ferveur le très saint sacrifice,
Portant jusqu'en nos cœurs le Corps du Roi des Cieux.*

*Et lorsque le Dimanche, il nous lit l'Évangile
Pour nous en exposer les saintes vérités,
Nous admirons l'élan, la parole facile
Emanant d'un grand cœur, brûlant de charité.*

*Nous le voyons encore, partout où on l'appelle
Au chevet des malades et des agonisants,
Réconfortant les uns par des mots apaisants
Rappelant aux deniers leur patrie éternelle.*

*Qu'on le voie à l'autel, qu'on l'écoute à sa chaire;
Qu'au cours de catéchisme il forme les enfants,
Qu'il soit dans son jardin, qu'il lise son bréviaire,
L'homme de Dieu est là, toujours vous secourant.*

*Quand la guerre éclatait, là-haut, à la frontière,
Nos frères soldats luttèrent et tombèrent, généreux.
Le prêtre est toujours-là, faisant son ministère,
Absolvant les mourants ou tombant avec eux.*

*Et nous dirons à ceux qui les connaissent mal
Ou qui portent sur eux un jugement partial ;
À tel qui les ignore comme à tel qui les blâme :
« Dans ces noires soutanes battent des cœurs français
Car c'est en travaillant pour Dieu et pour les âmes
Qu'ils rendent au Pays d'ineffables bienfaits ! »*

Jean MERCADIER

Documents réunis par Jean-Paul MARION lors du nettoyage de la maison MERCADIER en 2019 pour le compte de la Mairie de MILHARS.

Leurs publications sous la forme d'un fichier PDF, n'est que d'assurer le témoignage de ce que fut la vraie vie d'une simple famille Milharsaise au cours du 20^{ème} siècle à travers ses poèmes, ses écrits et quelques photos.